



HAL
open science

Jeu de pistes chez Betty Bone

Nelly Chabrol Gagne

► **To cite this version:**

| Nelly Chabrol Gagne. Jeu de pistes chez Betty Bone. 2012. hal-01634967

HAL Id: hal-01634967

<https://hal.science/hal-01634967v1>

Submitted on 14 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JEU DE PISTES CHEZ BETTY BONE

Pour Alix

Ses initiales sont celles d'une star cinématographique des années 1960, son pseudonyme a des consonances américaines qui nous égarent ; pourtant, Betty Bone, née quelque part en France et quelques jours seulement après la sortie du film *Une journée particulière*, a décidé depuis 2005 de consacrer une large part de sa vie à la création d'albums de jeunesse¹. Sa technique se remarque d'emblée dès les couvertures : des échos entre noir et blanc alternent avec une gamme chromatique, forte des couleurs utilisées par les imprimantes en quadrichromie. Aucune profondeur ne perturbe les aplats juxtaposés ou superposés ; les formes ainsi créées, dont les couleurs franches imposent leur étonnante présence, constituent une invite à entrer dans chaque livre où des histoires polyphoniques attendent le-la lecteur-trice. Pénétrons maintenant dans l'espace-temps des albums.

I. A la recherche des temps perdus et retrouvés

En avril 2005 Betty Bone publie *Dudu*. Sur fond bleu cyan, la première de couverture présente l'héroïne, de rouge vêtue, cheveux au vent, la bouche en cœur et le regard fixé vers l'avenir du livre et de sa vie peut-être ; sur la quatrième, deux autres fillettes, reliées ensemble par la même tenue rouge, pointent un index vers *Dudu*, car elles sont « à la recherche de leur sœur perdue ». Le prénom *Dudu* envahit les gardes d'entrée et de sortie de l'album, mais l'enfant a bel et bien échappé à ses deux sœurs ; il faudra une partie de l'après-midi printanière pour que la fillette soit rejointe enfin « près du grand bassin ». La ville alors les environne de son noir grandissant, mais elles savent

¹ Voir bibliographie en annexe.

jouer à cache-cache avec les frayeurs urbaines et s'acheminer sans danger jusqu'à la maison maternelle. Et ce-pendant ? ont demandé, inquiètes ou en colère, quelques lectrices adultes à l'artiste : que faisait donc cette mère inconséquente ? Betty Bone n'avait sans doute pas anticipé pareille question ; pourtant, elle y répond graphiquement en 2008 avec *Dudu, Coco et Nana* : pendant l'escapade de ses trois filles (mais elle ignore que l'une d'entre elles s'est échappée), la mère peint dans son atelier en compagnie de Titi, la benjamine. Ainsi, nous découvrons deux points de vue différents à quelques années de distance : celui de Coco et Nana puis celui de Titi et sa mère. Le dernier point de vue de ce qui est annoncé comme une trilogie, celui de Dudu, se tapit encore dans le secret de la création. L'artiste prend son temps pour évoquer une journée particulière dans la vie de cette famille, pour le moment réduite à ses constituants féminins.

Le volet masculin est abordé également dès mars 2005 avec le tout premier album de Betty Bone : *La nuit* ; mais il faudra sans doute au-à la lecteur-trice lire et relire les albums pour trouver le fil conducteur reliant le cycle Dudu au cycle Ali. Si nous observons les images, nous constatons qu'il s'agit de papiers découpés, collés les uns à côté des autres : ainsi surgit un monde de formes inédites. Nous faisons connaissance avec Ali qui, ne dormant pas, quitte sa maison très isolée dans la montagne pour une promenade nocturne. Des bruits de plus en plus pressants le guettent, mais lui va, bravant sa peur, puis rentre au logis. Il faudra cette fois cinq ans à l'artiste pour renouer avec Ali et sa maison montagnarde dans l'album *L'heure du facteur*. Désormais, il fait jour : Ali est allé couper du bois et a préparé du café pour se (ré)chauffer. Deux chats, l'un rose magenta et l'autre jaune, lui tiennent compagnie et rappellent le chat bleu qui vit dans la maison urbaine et féminine. Piètre indice pour relier les deux univers ? Peut-être pas. Ensuite, Ali dessine sa maison, l'adresse à Johnny Picasso, descend à la rencontre du facteur, parmi les arbres et la neige, comme tous les mardis. Une image ultime montre le grand dessin déplié devant un jeune

homme, Johnny, allongé dans une pièce ; la fenêtre ouverte sur la nuit dévoile un bout du même décor que celui de la première double page de *Dudu* ou que celui de la dernière double de *Dudu, Coco et Nana*. Par ailleurs, sur la sonnette de l'appartement citadin, nous lisons « Picasso ». Alors, tout s'éclaire et s'obscurcit en même temps, nous laissant libres d'imaginer la famille Picasso, ici à la montagne et là en ville, partageant des passions et des qualités communes, comme l'art du dessin, de la confiance mutuelle ou celui de vivre sa vie sans avertissement.

Après avoir mis en images et en liens subtils les temps partagés et les temps successifs, Betty Bone utilise l'art mémoriel qui annihile toute distance temporelle. Elle se souvient, à l'instar de Georges Perec² – que j'entrevois dans *De haut en bas*, marchant, un chat rouge sur une épaule –, de sa lecture proustienne. D'ailleurs, dans la maison féminine, un livre de Proust à la couverture verte n'est-il pas posé sur le sol ? Et que représentent le tableau jaune que la mère peint dans son atelier souterrain ainsi que toutes ces taches de la même couleur parsemées dans *Dudu, Coco et Nana*, sinon la future *Madeleine de Proust* ?

Ainsi, en travaillant l'album de jeunesse, Betty Bone trace des univers qui tiennent ensemble deux temporalités – diachronique et synchronique-, lesquelles s'emploient à entrer en résonance avec les temps de la création et celui de la lecture. Si l'art de Betty Bone est un art de la mise en scène du temps, il l'est tout autant de la mise en espace.

II. De la maison Dali à la maison Picasso

Betty Bone engage son-sa lecteur-trice dans de menues histoires où, nous l'avons dit, entre des personnages qui semblent appartenir à la même famille, du temps s'écoule – la nuit, le jour, les heures d'une après-midi d'avril – et donne vie à ces derniers. L'artiste ose davantage lorsqu'elle confie à chaque page le

² Auteur du texte *Je me souviens* (1978).

soin de sonder les possibilités de l'album dans sa vocation à parler aussi de peinture, par exemple dans l'usage qu'elle fait des matières et des couleurs. Dans *La nuit*, le blanc de la neige se reflète dans celui de la lune, entrant en contraste avec le noir des arbres, du ciel, des oiseaux. Nous sommes peut-être au commencement du monde, dans la solitude d'un homme qui signe son passage dans ses empreintes : noir sur blanc. Lorsque dans la maison d'Ali tout est prêt (chaleur du poêle et de la cafetière), l'homme devient créateur ; tout autour de lui éclosent les couleurs – deux oiseaux multicolores et inséparables, deux chats monochromes qui annoncent les deux couleurs dominantes des couvertures du cycle Dudu, puis les chaussettes dépareillées, le polo fleuri et les yeux vairons d'Ali. Nous savons que le dessin d'Ali sera véhiculé jusqu'à la ville et qu'il entrera chez les Picasso, là où se succèdent les périodes bleue, rose, rouge et jaune de l'artiste narratrice, des artistes personnages, de peintres aussi dont Betty Bone a reçu en héritage non seulement les couleurs, mais encore la nécessité de bousculer les codes de la représentation.

En effet, chez les deux peintres espagnols implicitement convoqués par Betty Bone, nous détectons ce souci de ré-interpréter et de ré-enchanter le monde, de lui procurer des miroirs artistiques déformants pour nous aider sans doute à le mieux cerner. C'est pourquoi le-la jeune lecteur-trice lira une autre histoire s'il-elle ouvre *La nuit* de façon verticale : soudain, la nuit s'anthropomorphise et son visage aimant pourrait se faire dévorateur ; mais Ali sait être complice de la nuit dont l'œil lunaire, accroché dans le ciel, demeure son ange-gardien. Dans *L'heure du facteur*, le visage d'Ali paraît double ou duel (de face et de profil tout à la fois), un peu à la façon cubiste de Picasso. De même, son habit polychrome devient prairie tandis que le chat jaune joue avec une abeille, échappée du tissu. La scène surréelle nous conduit de nouveau à la page de garde qui place le printemps (voir les bourgeons sur l'arbre) en plein hiver et le bleu du jour dans l'encadrement de la fenêtre. Dali mais encore Magritte sont invités dans l'album qui, du coup, s'épaissit d'une autre histoire :

celle des représentations capables d'aller bien au-delà de la raison et ce n'est pas Proust, revisité par Betty Bone, qui s'en plaindra quand celle-ci, dans *La Madeleine de Proust*, recrée le vertige de la sensation mémorielle en chahutant et déconstruisant couleurs et formes de l'instant présent jusqu'à ce que naisse, dans l'espace de la page, jaune, dorée, énorme, celle par laquelle le souvenir délicieux émergea : la madeleine de Tante Léonie. Miracle de la création servant l'instant de grâce, reconquis, de la petite enfance. Et que dire de cette double page dans le même album qui consacre un autre moment clé de l'enfance proustienne, au moment rituel du coucher ? Il suffit alors de pencher légèrement le livre pour voir apparaître le visage et le cou d'albâtre de la mère, ses lèvres rouges en forme de larme ou mieux : de cœur, ce cœur d'enfant qui se forme, se dilate, grossit dans les trois doubles suivantes, grâce à une surimpression de rouge dans le noir, utilisé à bords perdus. Ces quelques exemples montrent à quel point Betty Bone prend au sérieux les enfants lecteur-trice-s en leur offrant du temps, des espaces, des personnages protéiformes et dont les sensations trouvent refuge dans l'espace recréé de l'album, bref : en leur proposant de construire et de déconstruire du sens à satiété.

III. L'album selon Betty Bone

En investissant le secteur de la littérature en images pour enfants, *via* des éditeurs de création dont l'exigence est revendiquée³, Betty Bone a plusieurs ambitions : celle de conter la vie de ses créatures auxquelles elles donnent forme sur l'écran de son ordinateur et celle de rendre visible, grâce à ce même geste créateur, la puissance des images pour exprimer l'essentiel, à savoir la respiration de la vie dans ses durées, ses espaces et ses sensations multiples. Quand la Bible avance qu'« Au commencement il y a le Verbe », l'album *Bec-en-l'Air* nous interroge différemment depuis septembre 2011. Des gardes noires où l'on déchiffre à peine les mentions légales du livre précédent une absence de

³ Thierry Magnier, Rouergue, Editions Courtes et longues.

page de titre ainsi qu'une double du même noir uni et profond sur laquelle nous découvrons trois lignes qui progressent dans l'espace : « Au début, quand tout a commencé, il n'y a avait rien. » Le texte, une fois n'est pas coutume, est signé de la philosophe Martine Laffon, spécialiste de la Genèse de surcroît : son verbe s'imposerait-il ? Rien de moins sûr puisqu'il est coloré de ce bleu cyan désormais familier, marque de Betty Bone, qui lui octroie aussitôt sa qualité d'image. Le texte rectifie ensuite en haut de la double suivante : « Rien qu'un oiseau, Bec-en-l'Air. » Il nous est sûrement parlé ici de la création du monde et de celle de l'album dont la page réussit cette performance de contenir à la fois sur son recto et sur son verso le dedans et le dehors (ou le jour et la nuit) tout en maintenant possible le jeu plus classique du recto/verso comme passage symbolique d'un monde à un autre. Ce faisant, se construit sous les yeux ébahis du-de la lecteur-trice la rencontre de deux espaces-temps (la nuit et le jour), de deux règnes (végétal et animal), de la naissance gémellée de la lune et du soleil, en l'absence remarquable de l'être humain. Dans le monde selon Betty Bone, Ali sera peut-être le premier homme. Mais ce n'est pas tout : les artistes semblent suggérer aux enfants lecteur-trice-s de scruter au-delà des apparences, de croire dans le pouvoir des histoires, des images et des mots toujours renouvelés, sans se contenter d'un/du livre unique. Oiseaux et insectes virevoltent un peu partout dans les albums de Betty Bone, l'ornithomancienne⁴ : insaisissables et minuscules, ils attirent notre attention dans leur faculté à être partout messagers et guides bienveillants lorsqu'ils sont au contact de la nature originelle. Dans cet univers ainsi conçu et préalable, les êtres humains n'ont qu'à bien se tenir : Ali, Johnny, Dudu et quelques autres constituent quelques échantillons hors normes de la constellation de l'artiste.

Si Betty Bone interroge volontiers les codes de la création, elle n'en éprouve pas moins ceux de la lecture normative. Je ne prendrai que deux

⁴ Nous noterons que le film *Dudu* (2008), réalisé par Betty Bone à partir de son album éponyme et joint à *Dudu, Coco et Nana*, commence par des chants d'oiseaux.

exemples afin de montrer un peu comment l'artiste se soucie de la réception de ses œuvres. Déjà *Dudu, Coco et Nana* nous a habitué-e-s à lire dans la troisième dimension. En effet, une page au fond blanc insérée entre chaque double colorée porte le texte pris en charge par Titi. La lecture dépend de la manipulation de cette page surnuméraire, voire troublante. Lue en compagnie de la page de gauche, de la pleine page ou encore niée si on la maintient à 90° du plan de l'album, l'intruse nous convie à instaurer diverses temporalités et à hésiter entre plusieurs interprétations : celles fortement suggérées pas Titi qui se plaît à jouer avec le-la lecteur-trice ou celles que les images dévoilent⁵.

En 2010 paraît un album dont le titre s'inscrit verticalement sur la couverture, en référence à ce qu'il signifie : *De haut en bas*. Notre regard est aussitôt attiré par celui de la fillette dirigé vers le haut et le hors champ du livre tandis qu'une laisse rouge reliant la main de l'enfant à un chien porte le nom de l'artiste dans une oblique qui, *a contrario*, nous attire vers le bas. L'album, dont la construction serait à étudier de près, met ainsi tout en œuvre pour que notre œil accepte de gambader un peu partout sur notre environnement quotidien. Que d'apprentissages visuels aurions-nous à procéder de la sorte ! Que de virtualités à tester pour élargir notre champ de vision, trop souvent limité à ce que l'on nous commande de voir (et de ne pas voir) ! Une saison et le temps qu'il fait sont observables si l'on apprend à regarder en haut ; à hauteur de regard, les passant-e-s méritent chacun-e une observation méticuleuse⁶ ; à ras de terre, la ville livre ses déchets, ses reflets, ses SDF, ses chaussures et leurs histoires socioéconomiques, ses secrets en somme. Et ce-pendant, me direz-vous ? Et bien, un avion a eu le temps de décoller ici (sur la page de garde du début), de voyager (tout au long du livre) et d'atterrir là (sur la garde de sortie). Décidément, Betty Bone connaît bien les pouvoirs de l'album.

⁵ Voir Nelly Chabrol Gagne : *Filles d'albums. Les représentations du féminin dans l'album* (Le Puy-en-Velay, L'atelier du poison soluble, octobre 2011, pp. 115-116).

⁶ C'est ainsi que j'ai reconnu George Perec dans la foule ou bien que son clone veuille m'excuser, si j'ai commis une erreur d'identification.

Ce petit voyage parmi les livres nous aura permis, je l'espère, de prendre la mesure d'une œuvre qui mérite pleinement cette appellation, en vertu du fait que son auteure n'a de cesse d'inspecter le *medium* qu'elle travaille, à savoir la surface blanche du papier ou de l'écran, afin d'en faire émerger différents sens. A la confluence des arts picturaux, des souvenirs de lectures et de jeunesse, les albums s'élaborent, se répondant à quelques années de distance, déconstruisant discrètement la stéréotypie de la plupart des ouvrages de consommation courante. Dans ce contexte, je dis qu'au commencement de l'art, de l'album, il y a (aussi) l'artiste Betty Bone.

Fait à Vichy, début avril 2012

Nelly Chabrol Gagne

Maîtresse de conférences (Université Blaise Pascal, CELIS, Clermont-Ferrand)

Dans le livret de *Une saison graphique 2012*, Bibliothèque Universitaire du Havre.

ANNEXE BIBLIOGRAPHIQUE (par ordre chronologique d'édition)

La nuit. – Rodez, éditions du Rouergue, « Varia », mars 2005

Dudu. - Paris, éditions Thierry Magnier, septembre 2005

Dudu, Coco et Nana. - Paris, éditions Thierry Magnier, juillet 2008

L'heure du facteur. - Rodez, Rouergue, « Varia », février 2010

De haut en bas. - Paris, éditions Thierry Magnier, novembre 2010

Bec-en-l'Air (texte de Martine Laffon). - Paris, éditions Thierry Magnier, septembre 2011

La Madeleine de Proust (illustrée par Betty Bone). – Paris, éditions courtes et longues, 2011.